

**L'IMAGINAIRE INSULAIRE DE LA PRÉCARITÉ CHEZ ANANDA
DEVI : *SOUPIR* (2002), *LA VIE DE JOSÉPHIN LE FOU* (2003) ET *LE
JOUR DES CAMÉLÉONS* (2023)**

Metka Zupančič

La production romanesque contemporaine, celle qui se crée au sein de la francophonie au sens large, incluant aussi la région indianocéanique, semble aborder de plus en plus fréquemment les problèmes de la crise environnementale aiguë. Ainsi, de nombreux romans nous invitent à réfléchir aux conditions actuelles qui menacent de détruire l'équilibre précaire sur la planète et, dans la mesure du possible, à y remédier. Parmi les analyses académiques d'aujourd'hui, c'est l'écocritique qui, face à ces œuvres, a permis d'approfondir la réflexion grâce au développement de ses outils nécessairement interdisciplinaires. De surcroît, plusieurs types de transdisciplinarité se manifestent encore plus clairement dans la combinaison de l'écocritique avec des approches géocritiques variées qui évaluent l'impact des dimensions géographiques imaginées ou concrètes sur la disposition des œuvres littéraires. Chez Ananda Devi dont il est question dans le présent essai, les lieux qui composent son imaginaire littéraire sont souvent utopiques ou même dystopiques. En outre, bien au-delà des régions qu'ils mettent en scène, ces romans participent tout à fait délibérément au réveil des consciences, grâce à leur ancrage dans le domaine des archétypes, des figures mythiques et des symboles comme dimensions intrinsèques de l'esprit humain qui permettent l'approfondissement des expériences de lecture et, éventuellement, de la compréhension des textes.

Notamment, face aux différentes manifestations plus générales de l'écocritique (Gefen; Doudet), soutenues par le recours à la géocritique (Westphal; Posthumus), les études littéraires qui se penchent sur les espaces indianocéaniques optent fréquemment pour la jonction, à des degrés différents, entre les aspects écologiques et géocritiques variés (Issur, *Océan Indien*; Lohka, « Outrepasser »; Lohka et Issur; Issur, « Unraveling »). C'est une complémentarité qui s'avère parfaitement fructueuse dans les études sur le corpus littéraire d'Ananda Devi, en particulier en lien étroit avec les Mascareignes (Lohka, « De la terre »; Lohka, « L'Île Maurice »; Issur, « Géopoétiques »). Il paraît cependant plus rare que les articles savants prennent en considération les dimensions mythiques des ouvrages analysés (comme le font par exemple Jean-François et Ravi), dans la mesure où le mythe en soi, avec les approches critiques qui en découlent, est souvent considéré comme « un concept controversé » (Losada et Lipscomb).

La combinatoire à variables multiples entre l'étude des mythes, la géocritique et l'écocritique a cependant servi d'orientation principale au colloque

international « Pensées du Grand Océan : mythes et mythification dans l’océan Indien » tenu en novembre 2023 à l’Université de la Réunion. L’ouvrage collectif sous ce même titre, *Pensées du Grand Océan : mythes et mythification dans l’océan Indien*, sous la direction de Guilhem Armand, Éliisa Huet et Carpanin Marimoutou, est paru en octobre 2024. Notons que ce volume codifie l’usage des termes « indianocéanien » et « indianocéanique » (9; 21; 31; 45 *et passim*), après plusieurs variantes utilisées dans les dernières décennies au sein des études académiques concernant cette vaste région du monde. Dans ce volume, c’est Éliisa Huet qui fait référence à Ananda Devi, en mentionnant son texte « Géographie mythique » (114; 116)¹. Quant à ma propre contribution dans ce livre, je m’applique à vérifier les postulats principaux de la mythocritique contemporaine occidentale (Durand, *Les structures*; Losada, etc.) en fonction de leur applicabilité à l’étude des œuvres d’Ananda Devi (Zupančič, « Les mythocritiques »). L’article que voici se propose de continuer cette même réflexion, tout en gardant à l’esprit une étude antérieure qui portait principalement sur son roman *Le voile de Draupadi* et l’héritage indo-mauricien de l’écrivaine (Zupančič, « Ananda Devi »).

Le présent essai combine pour la première fois les trois approches signalées plus haut, à savoir les aspects écocritiques, géocritiques et mythocritiques, sur trois œuvres d’Ananda Devi. Notamment, il s’agit d’établir des correspondances entre *Le jour des caméléons* (2023), un des derniers romans de l’écrivaine, et deux de ses œuvres du début des années 2000, *Soupir* (2002) et *La vie de Joséphin le fou* (2003)². Les corrélations entre ces trois œuvres, placées dans l’espace indianocéanique à dimensions soit dystopiques soit surréelles, voire fantastiques (dans le sens de Todorov), ne semblent pas avoir été exploitées jusqu’à présent. Mon approche synthétique, que je définirais comme éco-géo-mythocritique, permet d’élargir les horizons herméneutiques et, grâce aux regards croisés, de saisir encore autrement la complexité de l’écriture d’Ananda Devi. Celle-ci, fortement empreinte d’une profonde empathie envers les démunis, se conjugue avec la notion de précarité, un des thèmes qui m’intéressent fort dans le présent essai mais qui ne semblent pas avoir été considérées fréquemment dans les analyses de ses romans (sauf par exemple chez Mackaya).

La précarité la plus générale de la vie sur Terre, selon l’optique éco-géo-mythocritique

Pour présenter le statut des démunis, des marginaux, des opprimés ou des gens qui s’oppriment mutuellement, piégés dans leur existence qu’ils considèrent à juste titre comme précaire, Ananda Devi semble faire elle-même appel à cette triple optique que je suggère ci-dessus. Ainsi, toute la région des Mascareignes et plus particulièrement l’île Maurice où elle est née deviennent, par extension métonymique, le creuset où se rencontrent les caractéristiques et les influences du monde entier. Tel est le cas des trois romans étudiés ici : la question de la précarité y prend une dimension globale, passant des îles de la région pour s’étendre à la Terre entière, à la nature mise en danger par le comportement des humains. C’est ce que notre écrivaine, autrice prolifique et hautement respectée non seulement au sein de la littérature francophone, souligne elle-même dans son allocution

d'octobre 2024, lors de la réception du prestigieux Prix Neustadt 2024 (considéré comme le Nobel américain) qui s'ajoute à ses autres récompenses internationales. Elle y insiste sur son roman de 2023, *Le jour des caméléons*, qu'elle décrit comme étant à la fois une œuvre d'anticipation, une tragédie classique, une fable écologique et un thriller. Elle souligne en particulier la visée principale de son écriture, celle d'évoquer, à travers ce roman, l'état du monde entier et non seulement la situation dans son île natale (« Writer » 47)³.

Dans la perspective de cette amplification globalisante, un grand nombre d'éléments qui sous-tendent la narration de l'écrivaine s'alignent non seulement sur ses préoccupations écologiques mais témoignent aussi, comme nous le verrons, de son intérêt pour les questions d'ordre symbolique, voire mythique. Situés en marge de la société, en marge de notre perception, ses écrits évoluent entre les lignes d'un horizon vaste et insaisissable, entre le soleil et l'océan, aux confins de la terre souvent aride et ingrate des îles baignant dans l'élément marin. En fait, l'écrivaine les installe dans cette partie des Mascareignes qui reste secrète et probablement effrayante pour qui n'y voit qu'une certaine « pureté originnaire », voire exotique, des étendues de sable fin face au bleu intense des lagons attrayants – donc, loin des espaces reproduits sur des cartes postales, ce que souligne en particulier Eileen Lohka (« L'Île Maurice »). Des trois romans signalés ci-dessus, *Soupir* est placé sur Rodrigues, à quelque 300 miles de Maurice, alors que *La vie de Joséphin le fou* se déroule sur une île sans nom mais qui fait penser à Maurice. Ces deux œuvres annoncent en grande partie la culmination des tensions et la condensation des conflits d'ordre plutôt éthique et écologique que « politique », dans le sens d'un langage militant qui s'en prendrait directement aux institutions sociales, ce qui chez l'écrivaine ne ressort la plupart du temps qu'indirectement, en quelque sorte entre les lignes. Ce qui est le plus souvent accentué, c'est le conflit entre les humains et la nature polluée et blessée par ces derniers, qu'on retrouve de manière encore plus explicite dans *Le jour des caméléons*.

La parole est à l'île en tant qu'entité vivante supérieure aux humains

L'imaginaire que véhicule l'écrivaine, surtout dans les trois romans analysés ici, parmi la liste impressionnante de ses œuvres, suscite la réflexion surtout par rapport aux manifestations variées du féminin qui l'intéressent dans un sens spécifique, sans qu'on puisse (ou sans que l'écrivaine veuille) le rattacher à un féminisme particulier. Les convictions profondes de l'écrivaine ressortent organiquement et authentiquement de ses textes, sans qu'elle ait besoin de souscrire à quelque courant de pensée ou quelque déclaration d'« appartenance » que ce soit. Chez elle, le féminin s'avère inscrit dans la terre des îles, dans le sens d'une préoccupation sincère face à la violence faite non seulement aux femmes mais donc à la nature dont les femmes font inévitablement partie. Cette terre devient une mère symbolique, offrant le réconfort à plusieurs personnages fragiles et marginaux, dans *Soupir* ainsi que dans *La vie de Joséphin le fou*. Dans les deux romans, les « entrailles » des îles, entre l'eau et les profondeurs des criques et des cavernes, offrent refuge, paix et réconfort, comme dans un ventre maternel élargi. Ce retour à la vie presque animale, primordiale, d'avant la naissance, sert de contrepois face à la destruction progressive et accrue de notre demeure

collective, ce qui apparaît clairement dans *Le jour des caméléons*, dans les relations entre l'île, l'incarnation et une sorte de porte-parole de la nature, et les humains. Ainsi se profile, particulièrement dans ce roman, le présage d'un revirement même drastique que la terre-mère en tant que conscience vivante et supérieure à la nôtre pourrait envisager pour se sauver de l'emprise destructrice – celle d'une humanité qui continue à ignorer ses propres limites face à la situation critique qui nous concerne présentement.

Ainsi, *Le jour des caméléons*, paru vingt ans après *La vie de Joséphine le fou*, pousse au paroxysme l'ambiance insulaire plutôt sinistre qu'on a rencontrée auparavant, par exemple dans *Soupir*. Comme dans les autres romans de l'écrivaine, la pluralité des voix narratives est de règle, vu que celle-ci opte, dans ce roman de 2023 aussi, pour l'interaction constante, de chapitre en chapitre, entre plusieurs protagonistes. Leurs paroles restent néanmoins sous l'emprise de la voix dominante, celle de l'île qui s'exprime à la première personne.

La mythocritique comme élargissement des perspectives

De fait, dans *Le jour des caméléons*, l'appel au réveil des consciences nous parvient à travers une vision élargie qui d'une manière synthétique peut se rattacher aux considérations à la fois géographiques, écologiques et mythiques, alors que les études d'orientation plutôt écocritiques (qui n'ignoraient cependant pas les aspects géographiques) paraissent les plus fréquentes et les mieux adaptées face aux œuvres précédentes de l'écrivaine⁴. La raison principale pour cet élargissement méthodologique, c'est la place très particulière que l'écrivaine assigne à l'île dans ce roman. En français, l'île est un substantif du genre féminin, ce qui permet à l'écrivaine de faire résumer et de faire intégrer le féminin tout entier à cette entité d'une intelligence suprême et d'une mémoire qui se perpétue depuis des lustres. En fait, l'île a emmagasiné, de force et comme malgré elle, tous les dérèglements, tous les excès que l'humain ou plutôt l'homme lui a fait subir. Bon nombre de romans antérieurs d'Ananda Devi, tout comme *Soupir*, mais aussi *La vie de Joséphine le fou*, ont donc déjà préparé cette vision de notre univers et des dangers qui, comme l'écrivaine nous le laisse savoir plutôt indirectement, résultent d'un système politique, économique, social et spirituel sur le point de s'écrouler. En créant des personnages et des situations romanesques qui en donnent l'exemple, Devi souligne encore que ce système continue malheureusement à se fortifier, faisant fi, au fond, de toutes les admonestations. D'où peut-être chez l'écrivaine un vrai sentiment d'urgence, avec le besoin d'intégrer cette entité naturelle et de lui attribuer un tel rôle décisif. Toutefois, l'île intervient dans le roman selon les principes du fantastique (Todorov), dans le sens que l'énigme des phénomènes surnaturels, voire surnaturels n'y est jamais expliquée ni résolue, alors que dans la trame romanesque, ces éléments se présentent plutôt comme tout à fait « naturels ». Fantastique, l'île l'est à plusieurs égards, parce que dans un monde anthropocentrique, elle ne serait généralement pas considérée comme un être vivant et encore moins comme un être transcendantal. Par conséquent, chez Devi, l'île devient un être tout à fait mythique, une sorte de sagesse incarnée porteuse de connaissances et d'explications sur la vie, sur notre

univers, sur nos origines, à condition qu'elle puisse se faire entendre par les humains qui la piétinent sans se rendre compte de son importance.

Ananda Devi face à la mythocritique

Pour aborder et examiner l'imaginaire indianocéanique qui comprend ses propres archétypes, ses mythes et ses manifestations d'ordre symbolique, on a la possibilité de s'appuyer sur l'hypothèse principale de Gilbert Durand, le père de la mythocritique telle que développée dans les années soixante du vingtième siècle. D'après lui, tout être humain, puisque telle est sa nature, fait l'expérience de l'imaginaire, d'une manière ou d'une autre. Le titre de son ouvrage magistral, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* (1960), affirme sans hésitation la nature décisive et intrinsèque de ce large domaine pour l'esprit humain. Le terme « imaginaire » s'explique, d'après Machado da Silva, comme « événement culturel fait de symboles, d'images et d'affects qui coule dans la subjectivité humaine » (119). Du point de vue de Durand, l'imaginaire dans la région de l'océan Indien ne serait alors qu'une des composantes de l'imaginaire collectif, fonctionnant selon les mêmes principes que partout ailleurs sur la planète. Mais devrait-on analyser les phénomènes mythiques, légendaires et symboliques de cette région dans leurs particularités, pour ensuite les comparer à d'autres manifestations semblables dans d'autres cultures, pour établir les principes de leur fonctionnement ? Il semblerait qu'il soit toutefois plus approprié de chercher d'abord des réponses concrètes et subjectives dans la production littéraire et généralement artistique de la région, avant d'établir d'autres liens avec l'imaginaire collectif. D'ailleurs, les écrits d'Ananda Devi proposent en soi des mélanges parfois surprenants de plusieurs influences, se situant par conséquent dans une hybridité entre de nombreux éléments mythiques et symboliques indo-mauriciens tels que présents dans les Mascareignes, tout en intégrant des renvois aux personnages mythiques occidentaux, principalement ceux du bassin méditerranéen (l'écrivaine fait par exemple référence à Ariane et Thésée dès l'onglet « Accueil » de son site personnel, www.anandadevi.net). Pour se familiariser avec les particularités des paradigmes mythiques propres à l'écrivaine, un écueil serait cependant à éviter, celui de (trop) vouloir les ramener à l'expression des modèles que nous connaissons déjà.

Dans sa tentative de bien organiser les phénomènes de l'imaginaire collectif, Durand se voit lui-même obligé, avec l'établissement des régimes diurnes, nocturnes et synthétiques de l'imaginaire, de cumuler les répartitions en catégories variées, en proposant la structuration selon trois grands ensembles, c'est-à-dire les schèmes (tendances élémentaires), les archétypes (images primordiales qui en découlent) et finalement les symboles (*Les structures anthropologiques* 64-65). Tous ces phénomènes se combinent en mythes une fois qu'ils se synthétisent en récits, concrètement aussi dans les romans qui nous intéressent. Dans cette définition ouverte du mythe, une autre dimension cruciale pour circonscrire le domaine mythique n'est toutefois pas immédiatement perceptible, quoique Durand ne puisse éviter d'évoquer le « numineux », voire le « sacré » comme une caractéristique indissociable du domaine mythique (Araújo, Sironneau et Rufat 200). C'est sur le besoin d'intégrer le sacré qu'insiste tout particulièrement José Manuel Losada, un des chercheurs contemporains les plus

en vue dans le domaine de la mythocritique et auteur du livre *Mitocrítica cultural* (2022). Selon lui, on ne peut nullement parler du mythe tant qu'une condition principale ne soit remplie : la nature transcendante du modèle (536) qui va pouvoir souder les myèmes, c'est-à-dire les parties minimales du discours mythique, dans un récit mythique. Autrement dit, l'absence de la transcendance mènerait à la disparition du mythe, selon Losada (541), alors que sa présence témoignerait d'un certain besoin de l'esprit humain qui aspire vers les domaines qui le dépassent.

Chez Ananda Devi, la condition pour qu'on puisse vraiment évoquer le domaine mythique est donc pleinement assurée dans *Le jour des caméléons*, grâce à l'île qui, comme on l'a vu, est un personnage numineux qui s'élève au-dessus des protagonistes humains, même si ces derniers ne se rendent pas compte de l'impact qu'exercent sur eux les forces transcendantales. Dans les deux autres romans analysés ici, l'élaboration d'un tel univers romanesque passe plutôt par d'autres caractéristiques. D'abord, l'organisation formelle crée en elle-même l'effet de la simultanéité des actions, donc une sorte de hors-temps – malgré le fait que la littérature ne peut évoluer que progressivement, de manière linéaire, et que l'image synthétique ne peut se former qu'après la lecture. Dans *Soupir*, les titres des chapitres indiquent chaque fois quel sera le personnage-clé, porteur de plusieurs archétypes et qui y occupera la place centrale, pour qu'en fin de compte, les actions de tous les personnages se complètent ou sont plutôt mises en contraste, un procédé qui crée la condensation d'énergie négative autour des thèmes rattachés à une population précaire en marge de la société. Dans ce roman, toutefois, c'est une sorte de fatalité quotidienne, bizarre, qui semble conduire les personnages vers leur déchéance.

La transcendance est-elle obligatoire pour qu'il y ait mythe ?

En relation avec *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* de Gilbert Durand, la question qui concerne principalement *Soupir* est de savoir si l'identification des schèmes, des archétypes et même des symboles suffit pour qu'on puisse y déceler la création d'un ensemble narratif mythique. Autrement dit, peut-on y identifier l'intégration et la transformation des modèles en provenance de l'imaginaire collectif, donc, mythique ? C'est que les personnages dans *Soupir* semblent dépourvus de toute aspiration vers le « sacré », alors que l'écriture d'Ananda Devi, elle, procède en incluant d'autres phénomènes qui caractérisent la pensée mythique. Il s'agit d'abord de la conjonction constante des contraires, la marque d'une pensée inclusive, globale et dont le résultat sont les synesthésies fréquentes très typiques chez l'écrivaine. En outre, le mouvement de la narration inclut les modifications des schèmes, c'est-à-dire les indicateurs de la directionnalité, de l'énergie qui s'attache à des structures psycho-spirituelles premières, des archétypes. Ces derniers, dans *Soupir* et aussi dans *La vie de Joséphin le fou*, sont facilement identifiables et ils sous-tendent l'évolution des personnages.

Dans *La vie de Joséphin le fou*, le protagoniste éponyme, un être à part, muet mais qui paradoxalement est le narrateur à la première personne du roman, est porteur de plusieurs archétypes, vu qu'il est présenté comme un paria, un fou, un

exclu. Son archétype de l'homme-nature le lie à celui du monstre indomptable et imprévisible, tout en le maintenant dans une certaine innocence⁵. À la suite d'une série de malentendus ou de mauvais jugements, il devient infanticide comme malgré lui. Ce dénouement est la conséquence quasi inévitable et tragique des événements précédents. Après le rapt des fillettes Solange et Marlène, Joséphin espère leur offrir un certain *regressus ad uterum* en les cachant dans les parties inaccessibles des criques, voulant leur donner une nouvelle vie sauvage à l'image de la sienne. L'archétype de l'île comme utérus vers lequel il plonge lui-même se combine à la fin avec son acte sacrificiel, dans un Êros-Thanatos symbolique, lorsqu'il s'offre aux anguilles qui l'assaillent et l'immolent finalement (je laisse de côté tout un volet de son rapport conflictuel avec sa mère, aux aspirations peu transcendantales d'une « Marlyn Moro » alcoolique et sujette à la violence de ses amants). Selon les principes de la conjonction des contraires, la mer, la dimension aquatique, est à la fois nourricière et destructrice, puisque les anguilles, après que Joséphin s'en nourrit, finissent par le dévorer. Peut-on alors déceler une certaine transcendance inversée dans ces mouvements vers la mort, à travers les schèmes de descente ? Avec un symbolisme fortement présent, peut-on en fin de compte parler d'un certain mythe dans le cas de Joséphin ? Quel mythe « ancien », en provenance de quelle culture, cet être particulier réactualiserait-il alors ?

Dans *Soupir*, la dimension symbolique peut facilement être identifiée. Le dépouillement des personnages, l'isolement, leur négligence des lieux qu'ils prétendent habiter, par exemple, se combinent souvent avec des schèmes de descente et avec un bon nombre d'archétypes facilement identifiables. Mais il semblerait que tous ces éléments n'aident pas nécessairement à la construction d'un récit mythique dans le sens traditionnel du terme, puisque toute transcendance en serait absente.

Cependant, d'autres phénomènes demandent qu'on leur prête attention. Les mythes, dans l'optique de Losada, aident l'humain à valoriser son existence, lui donner du sens – puisqu'ils s'établissent à travers leur dimension cosmologique et étimologique à laquelle l'humain revient comme obligatoirement. Dans *Soupir*, en contraste avec cette perception des mythes, la misère humaine telle que décrite par Ananda Devi représente l'inverse d'une telle orientation, à commencer par une dégradation des schèmes d'élévation. Tout au long du roman, on a la sensation de la déconstruction des archétypes ainsi que des figures potentiellement héroïques ou passant par des actions qui les valoriseraient dans un sens mythique⁶. Paradoxalement, avec une empathie poétique qui permet à l'écrivaine de décrire les pires atrocités avec une délicatesse qui lui est caractéristique, celle-ci dévoile, tout particulièrement dans ce roman, que des velléités de « réussite », de l'élévation sociale, s'effritent dans des phases de désillusion, de sacrifice amer, d'emblée comme inscrites dans la nature même de l'île. Ceci vaut pratiquement pour tous les personnages, hommes ou femmes de *Soupir*. Presque au centre du roman, l'île se présente comme l'espace intermédiaire, les limbes, entre le ciel et l'océan (113-17). En même temps, l'île, ou alors une de ses parties dans ce roman, intervient déjà comme une entité vivante (une certaine anticipation pour *Le jour des caméléons*) : « on comprenait soudain que Soupir tout entier était une femme qui nous avait pris dans son corps » (181), ce qui renvoie clairement à l'archétype

de *regressus ad uterum*. Quant aux personnages masculins du roman, l'île n'est toutefois pas omnipotente : elle n'est pas capable de leur insuffler suffisamment de respect et de contrôle face aux femmes, ni de contrôle de leurs pulsions, pour éviter qu'ils ne s'adonnent à un acte horrifique d'Éros-Thanatos décrit comme entre les lignes. C'est probablement l'épisode vers la fin du livre le plus poignant, dans lequel se mêlent l'inceste (211), le viol collectif et finalement le meurtre d'une jeune femme née sans les jambes, des actes dans lesquels s'engage le propre père de la victime, le narrateur du roman, qui dès les premières lignes de ce livre se présente un peu ironiquement comme Patrice l'Éclairé (13-14). Le prénom symbolique de Noëlla, la « nouvelle née », ne protège pas la jeune femme, ni sa mère Marivonne, malgré toute la dévotion qu'elle porte à sa fille. Dans leur relation fusionnelle, la mère peut être associée aux mythèmes christiques (celui de christophore plutôt que d'une éventuelle crucifixion) puisqu'elle porte la jeune femme sur son dos, sans pouvoir finalement lui éviter une mort précoce et violente.

Ainsi se prépare, dans *Soupir*, la déchéance des protagonistes continuellement dans les limbes, dans leur exil intérieur sur Rodrigues (139 *et passim*). Hantés par des fantômes, en particulier celui de « la femme à la charrette », Constance (141-43), dont le terrain abandonné aurait dû servir pour la culture de la ganja, les hommes dans ce roman sont dès le début engagés dans une entreprise vouée à l'échec. À la fin, de porteurs potentiels de vie, ils deviennent porteurs de mort qui les attend dans leur suicide collectif.

Plusieurs autres épisodes s'avèrent loin de toute élévation « mythique » : le bien ne l'emporte pas sur le mal, en ce qui concerne par exemple certains autres personnages féminins dont la souffrance est extrême. La désillusion marque les jeunes filles sous la protection de Corinne, femme désabusée et abandonnée qui essaie de se venger de son sort en les amenant à se prostituer pour les « libérer » des contraintes de leur milieu d'origine. Il y a résignation et peut-être un réveil final possible pour la jeune femme appelée Pitié qui ne se rappelle même plus son vrai prénom. Violée, battue, abusée, forcée d'avorter dès le plus jeune âge, finalement enceinte à 11 ans, elle a perdu tout contact avec son bébé d'ailleurs destiné à périr. Elle ne le retrouve qu'à la fin du roman, toujours sous le sobriquet ironique « Royal Palm », du nom sur la serviette d'hôtel dans laquelle ce bébé (déposé dans une poubelle) a été enveloppé. Le plus clairement parmi tous les personnages, c'est lui qui choisit de naître à l'envers (221-24), en se lançant (comme l'aura fait après lui Joséphin) dans un *regressus ad uterum*, élément typique chez Ananda Devi, comme on l'a vu plus haut. Il retrouve ainsi la mémoire aquatique, minérale de l'île (on pourrait dire à l'opposé de la mémoire esclavagiste occultée), les algues et les lichens lui servant comme une sorte de placenta, à la place des retrouvailles avec sa mère biologique.

La rédemption finale dans *Le jour des caméléons*

Sur l'échiquier romanesque avec les figures humaines progressivement de plus en plus en détresse dans ce roman de 2023, on trouve quatre personnages principaux. Il y a d'abord la préadolescente Sara, « une petite sorcière pleine de pouvoirs et de bonté » (69) ; son oncle René, un être dépressif

et malheureux qui aurait dû s'occuper d'elle ; et Nandini, une femme au foyer désabusée qui vient de quitter son mari et que le sort pousse à la rencontre avec Sara et René. Face à eux, comme pour incarner tout le malaise de la jeune génération de l'île qui ne considère aucune autre solution que la haine envers leurs adversaires tout aussi marginaux, il y a un jeune homme déjà parricide, baignant dans la rage, « synonyme de terreur » (76), Zigzig, de son vrai nom Junaid Ahmed (30), le « messie lépreux », « [le]e chantre du chaos » (74). Les chemins de ces protagonistes se croisent de manière apparemment fortuite mais qui pour la plupart s'avère néfaste et plutôt de l'ordre de la fatalité décidée par des énergies qui transcendent ces personnages. C'est précisément face à leur sort que se manifeste une force supérieure qui met en marche le processus chaotique, un cataclysme qui risque de les engloutir tous. Comme on le comprend, du point de vue de la mythocritique, c'est la transcendence qui est la condition principale pour qu'un ensemble narratif puisse être associé au mythe. Selon ma propre perception du fonctionnement du mythe qui suit de près les postulats de Durand, le mythe s'organise autour de plusieurs éléments constitutifs qu'on peut appeler mythèmes (les unités mythiquement significatives de base). En tant que réactualisations d'un ou de plusieurs archétypes, donc, d'une sorte de pulsions porteuses d'énergie créatrice, les mythèmes peuvent définir la teneur des personnages. Autrement dit, plusieurs paradigmes de base du comportement psycho-physique et spirituel humain s'organisent pour former un récit où les protagonistes peuvent être porteurs de plusieurs archétypes soit complémentaires soit contradictoires. On le voit clairement dans le cas de Zigzig, avec ses dimensions paradoxales et contradictoires qui créent des conflits dans ses interactions avec d'autres personnages – et qui à la fin se résolvent dans une sorte d'apothéose apportant la rédemption après les altercations et le bain de sang.

Mythes possibles, mythes impossibles, mythes particuliers ? Ce n'est en fin de compte que dans *Le jour des caméléons* que tous les prérequis se réunissent pour créer un récit mythique de l'île. La force féminine par excellence, l'île est finalement capable de provoquer les désastres purificateurs nécessaires, par rapport aux romans précédents annonceurs de ce règlement de comptes entre la nature et les humains. Dans une conjonction des contraires majeure, l'accumulation de la rage, voire de la violence, anticipe l'éruption du volcan dont l'île se déclare être née – ce qui signale finalement qu'il y a au-dessus d'elle d'autres forces encore plus « transcendantes » qu'elle-même, ce qui dans le roman reste plutôt obscur. C'est l'île elle-même, dès les premières pages du roman, qui désigne plusieurs personnages comme « les catalyseurs du désastre annoncé » (14). Vers la fin seulement, dans une épiphanie subite, les bandes ennemies se rallient pour s'attaquer à leur adversaire commun, la classe prospère qui incarne pour eux tous les « bénéfiques » du capitalisme. Parmi eux, seul Zigzig, le plus grand des malfrats, finalement immolé par la foule, mérite son rachat posthume parce qu'il a su protéger Sara, la petite fille, la sauver des viols collectifs, de la mort certaine, la remettre dans les bras de sa mère. Celui qui a fondé son mythe personnel en émulant Ziggy Stardust, le Martien extraterrestre, à l'origine de l'archétype du messie lépreux, personnage de scène créé par David Bowie, n'a malgré toutes les actions meurtrières jamais trahi son respect pour le

principe féminin qu'incarnent aussi bien sa mère que sa petite sœur qui, elle, a péri sous les secousses du père violent. La violence, même si elle produit de nouvelles violences, peut ici être sauveuse. Dans une glorification (un peu obscure) vers la fin du roman, on voit Sara, l'enfant pure, l'enfant déjà initiée à d'autres niveaux de conscience, après son périple qui aurait pu lui coûter la vie, à qui il incombe de défendre la mémoire de son sauveur : « Elle est née pour cet instant précis. Celui où elle se tiendra debout face à la haine pour leur parler de Zigzig. Et d'amour. / Cela sera-t-il suffisant ? Une voix d'enfant qui s'élève pour parler d'amour et de pardon ? » (258).

Conclusion

Si les phénomènes concrets de la violence croissante dans les Mascareignes perturbent fortement l'écrivaine, elle les observe plutôt de loin, depuis sa demeure à Ferney-Voltaire près de la frontière suisse⁷. La distance permet-elle de mieux en saisir toute l'ampleur, de mieux en cerner les archétypes à l'œuvre ? Depuis une vingtaine d'années, depuis les deux premiers romans dont il est question ici, ce recul a probablement permis à l'écrivaine d'affiner son écriture pour exprimer encore mieux ses préoccupations face à la souffrance des personnes/personnages en détresse, face à la perte d'illusions qui mène à des actes irréversibles. De plus, bien plus clairement que dans ses œuvres antérieures, son roman de 2023 est donc décidément porté par une mise en garde destinée à l'humanité entière, comme on l'a vu plus haut, à partir d'un microcosme, d'une petite parcelle de terre, d'une île à peine visible sur les cartes, mais où se condensent tous les grands problèmes de notre monde. L'avertissement dans *Le jour des caméléons* tend à secouer les convictions des ultra-riches au sujet de leur pouvoir indélébile, alors que leur déchéance est déjà prévue par cette force naturelle dont ils ignorent l'existence.

Qu'en est-il cependant des caméléons du titre du roman, surtout dans cette perspective éco-géo-mythocritique ? Dans l'avant-dernier chapitre du roman, c'est l'île qui présente les caméléons comme les seuls habitants dignes d'occuper son propre espace, « [p]uisqu'ils sont de toutes les couleurs », « véritables arcs-en-ciel » (260), à la différence du « mensonge colporté par les brochures touristiques à la gloire du pays » (260). L'île ne se prive pas de rejeter d'emblée la race humaine, se servant de ces animaux presque archaïques destinés à « tout bouffer pour qu'il ne reste plus rien des hommes », « effacer ce qui a été pour me rendre à moi-même, telle qu'à ma naissance de l'union de l'océan et du volcan, nue, rocheuse, basaltique, granitique » (260). C'est ainsi qu'il incombe aux caméléons de devenir, pour l'île, « ma voix et mon corps et ma pulsation et mon silence », pour qu'elle puisse, comme elle l'affirme, « reconstruire [s]on corps saccagé, enfin offert à ceux qui le méritent » (261). Évidemment, une mythologie tout autre se dessine ainsi, au sein d'un esprit écologique qui demande encore à être développé plus amplement. Ananda Devi le fera-t-elle dans un autre de ses romans à venir ?

Notes

¹ Éliisa Huet fait référence, dans son essai intégré au volume *Pensées du Grand Océan*, à l'article d'Ananda Devi où, dès son titre, l'écrivaine relie les deux domaines qui nous intéressent ici, « Géographie mythique », publié à l'Île Maurice dans *DNT*. Malgré les recherches, cet article, même s'il apparaît dans les catalogues à l'île Maurice, s'est avéré introuvable.

² Pour synthétiser quelques caractéristiques saillantes des trois romans évoqués, voici d'abord les mots avec lesquels Ananda Devi présente elle-même *Joséphine le fou* : « Je parle d'un homme qui choisit de quitter l'espace clos de l'île pour se réfugier dans la mer. ... qui choisit de s'identifier davantage aux poissons et aux anguilles, plutôt qu'aux hommes dont il ne comprend pas la cruauté » (Corio 152); « le personnage principal fuit sa mère et va trouver refuge dans la mer, dans l'océan » (163). Quant à *Soupir*, son titre fait référence à un lieu-dit sur Rodrigues où un groupe de marginaux cherche à se réinventer en essayant sans succès de cultiver la ganja, face aux fantômes qui les hantent, ce qui mène à des situations d'une désolation et d'une violence extrême que seule atténue l'empathie profonde inscrite dans les lignes de ce roman. Dans *Le jour des caméléons*, la parole est à l'île qui, pour se venger des humains qui la détruisent, annonce des catastrophes suite auxquelles des caméléons seraient les seuls à pouvoir la peupler. Les conflits entre les gangs ennemis produisent l'explosion inévitable mais qui mène à une rédemption finale presque inespérée, malgré toute la violence et la nécessité d'une purification à laquelle aspire l'île.

³ L'allocation de la lauréate du Prix Neustadt a été prononcée en anglais le 21 octobre 2024 à Norman, en Oklahoma (« Writer »). Ses mots, par rapport au *Jour des caméléons*, se lisent ainsi dans l'original : « This novel could be described as a work of anticipation, a classical tragedy, an ecological fable, and a thriller. I was not only writing about my country but also about the world » (47). La nouvelle de l'attribution du Prix Neustadt se trouve dans la notice de *WLT*, du 24 octobre 2023.

Quant aux détails concernant le parcours de l'autrice, voici en bref : « Écrivaine mauricienne d'origine indienne, Ananda Devi est née en 1957 à Trois-Boutiques (île Maurice). Elle publie sa première nouvelle en 1972, à l'âge de quinze ans, et son premier recueil quatre ans plus tard. Docteure en anthropologie sociale à l'Université de Londres, elle se consacre à l'écriture. Ses romans, situés dans son île natale, donnent de l'île Maurice une vision qui ne ressemble guère au paradis exotique "vendu" aux touristes... Elle vit actuellement en France, à Ferney-Voltaire ». http://philo-lettres.fr/grammaire/sequence01_web_gen_auroraW/co/01_02_auteur.html.

⁴ Pour revenir avec plus de détails aux recherches d'orientation écocritique concernant les Mascareignes, la première référence incontournable est l'article d'Eileen Lohka et Kumari Issur, « La littérature indocéane : une perspective écocritique » (2017). La visée de l'article se résume en une phrase-clé : « L'idée de base c'est de s'affranchir de l'anthropocentrisme qui caractérise les rapports entre l'humain et la nature » (19). Pour les approches variées liées à l'écopoétique ou encore l'écocritique, voir l'ouvrage collectif *L'horizon écologique des fictions contemporaines*, sous la direction de Riccardo Barontini, Sara Buekens et Pierre Schoentjes (2022), en particulier l'essai d'Alexandre Gefen, « Les théories écologiques de la littérature : de l'écopoétique à la biocritique » qui présente une série d'approches et d'écoles pour aborder, dans la littérature et dans l'art en général, la question de l'écologie telle qu'on la ressent principalement au XXI^e siècle. Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Pughe ont traité de cette question dans leur essai « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & politique* (2008).

⁵ Voir Marie-Christine Rochmann, « Monstruosité et innocence dans *La vie de Joséphin le fou* » (2008). Voir aussi Annie Montaut, « Les monstres d'Ananda Devi. Radioscopie de la folie ou manifeste du dire poétique », ainsi que l'ouvrage collectif dirigé par Catherine Servan-Sreiber, *Indianité et créolité à l'île Maurice*, où cet article est inclus (2014).

⁶ Sur la « démythification des figures mythologiques », voir Emmanuel Bruno Jean-François et Srilata Ravi, « Ethnicité, sexualité et mythologie. Ananda Devi et l'indomauricianité », intégré dans le même volume dirigé par Catherine Servan-Sreiber, *Indianité et créolité à l'île Maurice* (2014).

⁷ Le site personnel d'Ananda Devi, <https://www.anandadevi.net/>, présente son propre parcours de la façon qui pour elle est la plus authentique, c'est-à-dire littéraire et à prédominance poétique.

Références

- « 2024 – Ananda Devi. Winner of the 2024 Neustadt International Prize for Literature ». *Neustadt Prizes*, <https://www.neustadtprize.org/2024-anandadevi/>.
- « Ananda Devi ». Site personnel. <https://www.anandadevi.net>.
- « Ananda Devi Wins the 2024 Neustadt Prize ». *WLT*, le 24 oct. 2023, <https://www.worldliteraturetoday.org/blog/news-and-events/ananda-devi-wins-2024-neustadt-prize>.
- Araújo, Alberto Felipe, Jean-Pierre Sironneau et Hélène Rufat. « La conception du mythe dans l'œuvre de Gilbert Durand ». *Paralellus*, vol. 14, no. 34, 2022, pp. 195-232, www.l.unicap.br/ojs/index.php/paralellus/article/view/2260.
- Armand, Guilhem, Élisabeth Huet et Carpanin Marimoutou, dir. *Pensées du Grand Océan. Mythes et mythifications dans l'océan Indien*. Saint-Denis (La Réunion), Le Corridor Bleu – PU Indianocéaniques, 2024.
- Blanc, Nathalie, Denis Chartier et Thomas Pughe. « Littérature & écologie : vers une écopoétique ». *Écologie & politique*, vol. 36, no. 2, 2008, pp. 15-28, <https://doi.org/10.3917/ecopo.036.0015>.
- Buekens, Sara, Riccardo Barontini et Pierre Schoentjes, dir. *L'horizon écologique des fictions contemporaines*. Droz, 2022.
- Corio, Alessandro. « Entretien avec Ananda Devi ». *Francofonia*, no. 48, Primavera 2005, pp. 145-167. *JSTOR*, <https://www.jstor.org/stable/43016320>.
- Devi, Ananda (Nirsimloo-Anenden, Ananda). « Géographie mythique ». *DNT*, 1 (déc. 2018), pp. 10-14.
- . *Le jour des caméléons*. Grasset, 2023.
- . *Soupir*. Gallimard, 2002.
- . *La vie de Joséphin le fou*. Gallimard, 2003.
- . *Le voile de Draupadi*. L'Harmattan, 1993.
- . « Writer / Woman. *The 2024 Neustadt Prize Lecture* ». *WLT–World Literature Today*, jan./fév. 2025, pp. 44-47.

- Doudet, Caroline. « Géocritique : théorie, méthodologie, pratique ». *Acta fabula*, vol. 9, no. 5, mai 2008, www.fabula.org/acta/document4136.php. <https://10.58282/acta.4136>.
- Durand, Gilbert. « Pas à pas mythocritique ». *Champs de l'imaginaire*, dir. Danièle Chauvin. ELLUG, 1996 (« Ateliers de l'imaginaire »), pp. 229-42.
- . *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, 12^e édition. Dunod, 2016 [1960].
- Gefen, Alexandre. « Les théories écologiques de la littérature : de l'écopoétique à la biocritique ». *L'horizon écologique des fictions contemporaines*, 53, dir. Sara Buekens, Pierre Schoentjes et Riccardo Barontini, Droz, 2022, Romanica Gandensia, 978-9070489342. <https://shs.hal.science/halshs-03913983v1>.
- Huet, Éliisa. « Jules Hermann ou *Les Révélations du Grand Océan* : une épistémologie lémurienne ». *Pensées du Grand Océan. Mythes et mythifications dans l'océan Indien*, dir. Guilhem Armand, Éliisa Huet et Carpanin Marimoutou, Saint-Denis (La Réunion), Le Corridor Bleu – PU Indianocéaniques, 2024, pp. 105-23.
- Issur, Kumari. « Géopoétiques/ géopolitiques mauriciennes ». *Nouvelles Études Francophones*, vol. 32, no. 2, 2017, pp. 95-110. *JSTOR*, <https://www.jstor.org/stable/44685435>.
- . dir. *L'Océan Indien dans les littératures francophones. Pays réels, pays rêvés, pays révélés*. Karthala, « Lettres du Sud », 2002.
- . « Unraveling Dichotomies in the Indian Ocean World ». *Of Worlds and Artworks. A Relational View on Artistic Practices from Africa and the Diaspora*, dir. Ute Fendler, Marie-Anne Kohl, Gilbert Shang Ndi, Christopher Joseph Odhiambo et Clarissa Vierke, Brill, 2024, pp. 196-210. https://doi.org/10.1163/9789004689756_012.
- Jean-François, Emmanuel Bruno et Srilata Ravi. « Ethnicité, sexualité et mythologie. Ananda Devi et l'indo-mauricianité ». *Indianité et créolité à l'île Maurice*, dir. Catherine Servan-Sreiber, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2014, pp. 239-66. <https://books.openedition.org/editionsehess/22897>.
- Lohka, Eileen. « De la terre à la terre, du berceau à la tombe : L'Île d'Ananda Devi ». *Nouvelles Études Francophones*, vol. 23, no.1, Printemps 2008, numéro spécial sur l'océan Indien, pp. 155-62. *JSTOR*, <https://www.jstor.org/stable/25702111>.
- . « L'Île Maurice des cartes postales et des romans : Une approche écocritique ». *Nouvelles Études Francophones*, vol. 32, no. 2, 2017, pp. 111-23. *JSTOR*, <https://www.jstor.org/stable/44685436>.
- . « Outrepasser le lieu et ouvrir un espace de création : Le cas d'Ananda Devi ». *Nouvelles Études Francophones*, vol. 28, no. 2, Automne 2013, pp. 27-38. *JSTOR*, <https://www.jstor.org/stable/24244936>.
- Lohka, Eileen et Kumari Issur. « Introduction. La littérature indocéane : une perspective écocritique ». *Nouvelles Études Francophones*, vol. 32, no. 2, 2017, pp. 19-25. *JSTOR*, <https://www.jstor.org/stable/44685429>.
- Losada, José Manuel. *Mitocrítica cultural*. Akal, 2022.

- Losada, José-Manuel et Antonella Lipscomb, dir. *Mito: teorías de un concepto controvertido*. Sial Pigmalión, 2023.
- Machado da Silva, Juremir. « Qu'est-ce que l'imaginaire ? De multiples réalités imaginales ». *Sociétés*, no. 128, 2015/2, pp. 115-24. <https://shs.cairn.info/revue-societes-2015-2-page-115?lang=fr&tab=texte-integral>.
- Mackaya, Tahnee. *Le discours des « sans voix » chez Ananda Devi et Leonora Miano*. 2016. U Cergy-Pontoise, thèse de doctorat.
- Montaut, Annie. « Les monstres d'Ananda Devi. Radioscopie de la folie ou manifeste du dire poétique ». *Indianité et créolité à l'île Maurice*, dir. Catherine Servan-Schreiber, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2014, pp. 267-94.
- Posthumus, Stéphanie. « Chapitre 7. Écocritique : vers une nouvelle analyse du réel, du vivant et du non-humain dans le texte littéraire ». *Humanités environnementales*, dir. Guillaume Blanc et al., Éditions de la Sorbonne, 2017. <https://doi.org/10.4000/books.porsorbonne.84380>.
- Rochmann, Marie-Christine. « Monstruosité et innocence dans *La vie de Joséphin le fou* ». *Nouvelles Études Francophones*, vol. 23, no. 1, Printemps 2008, numéro spécial sur l'océan Indien, pp. 163-74. *JSTOR*, <https://www.jstor.org/stable/25702112>.
- Todorov, Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*. Seuil, 1970.
- Westphal, Bertrand. *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Minuit, 2007.
- Zupančič, Metka. « Ananda Devi dans le feu révélateur et transformateur des mythes ». *Les cahiers du GRELCEF* (U of Western Ontario), no. 6, mai 2014 pp. 161-78, www.uwo.ca/french/grelcef/cgrelcef_06_numero.htm.
- . « Les mythocritiques contemporaines face à l'océan Indien : le regard sur certaines œuvres d'Ananda Devi ». *Pensées du Grand Océan. Mythes et mythifications dans l'océan Indien*, dir. Guilhem Armand, Éliisa Huet et Carpanin Marimoutou, Saint-Denis (La Réunion), Le Corridor Bleu – PU Indianocéaniques, 2024, pp. 79-95.